

# TRAVERSEZ LA RUE...

... et plus vite que ça !!!

JOURNAL DU 14<sup>e</sup> FESTIVAL FILMER LE TRAVAIL

NUMÉRO 3 / MERCREDI 22 FÉVRIER 2023

## ÉDITO

Dans *Manille*, les maisons continuent à brûler et la douleur intérieure peut pousser à s'infliger des brûlures physiques. Mais, le feu peut être propice à la fertilité des sols. Dans *Nous étudiants*, la jeunesse est prête à créer un monde plus juste, hors de la corruption, où l'agriculture pourrait être une des clefs. Dans *20 ans sans ferme*, une ferme agricole renaît, grâce au cinéma. Le récupérable y a été récupéré et le pourri à été remplacé. Et dans *Motorrodillo*, des infrastructures abandonnées sont réhabilitées. Elles font aujourd'hui l'objet d'une action communale et permettent d'avancer. C'est donc sous le signe du phoenix que nous publions ce numéro.



# PARTIR EN ENFER

MANILLE, DE LINO BROCKA - FICTION - RÉTROSPECTIVE



Julio arpente la ville de Manille à la recherche de Ligaya. Tous deux issus d'un village de pêcheurs, ils s'aiment. Mais l'histoire en a voulu autrement et Ligaya est partie en ville sur la promesse d'un métier et d'études.

Dans l'espoir de retrouver la femme qu'il aime, Julio vit d'emplois mal payés. Il travaille sur un chantier où les ouvriers sont exploités et sous payés. Mais ces lieux sont aussi des lieux de rencontre où se forment des amitiés et de l'entraide. Ces emplois sont dangereux, précaires, et liés à l'arbitraire des patrons qui décident ou non de la poursuite du "contrat". Julio subit cela, et après avoir été renvoyé du chantier il va se prostituer. De déceptions en échecs, Julio poursuit sa quête.

*Manille* ne ménage pas ses personnages. Mort, incendie, prostitu-

tion forcée, précarité, rien ne leur est épargné. A grand renfort d'images symboliques, Lino Brocka décrit un pays en proie à de multiples conflits internes plus ou moins visibles. Les enjeux politiques bien que peu montrés à l'image restent présents en arrière plan. Le film sort trois ans après l'établissement de la loi martiale par la dictature de Marcos et une dizaine d'années avant la révolution de 1986. La religion catholique exerce également un certain poids sur les mœurs et les valeurs prônées par le pays. L'homosexualité bien que présente se retrouve donc à devoir rester dans une certaine limite de représentation, en second plan.

Un élément important du film est l'introduction de flashes-back utilisés à plusieurs reprises. Ils nous montrent Ligaya qu'on ne connaît alors qu'au

travers des yeux de Julio. Ces retours vers un passé heureux renforcent le drame du présent. La musique présente à de nombreuses reprises vient aussi renforcer les aspects tragiques de l'histoire. Il est également impressionnant de constater le travail de restauration du film, les images ayant été fortement dégradées.

Lino Brocka filme une tragédie se rapprochant du conte et du mythe. Il a recours à de nombreux archétypes qui lui permettent d'explorer les difficultés vécues par une partie précaire de la population des Philippines. Tel Orphée qui part en enfer chercher Eurydice, Julio est prêt à tout pour retrouver Ligaya

Pauline

# CONTRÔLE ET LÂCHER PRISE

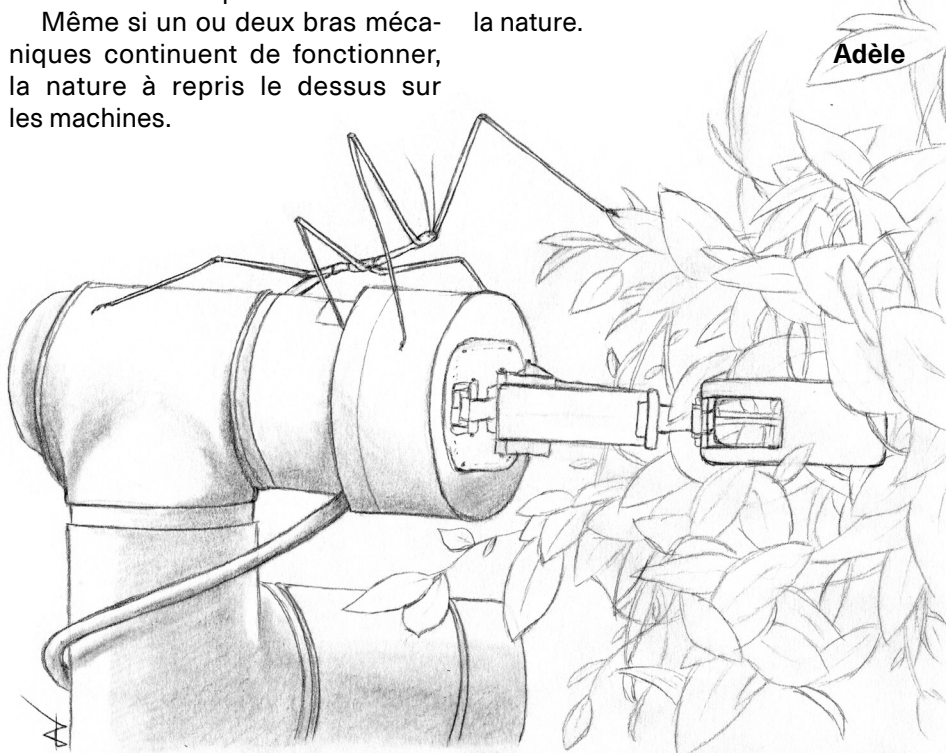
Les premières images questionnent. Après quelques instants, il apparaît que ce sont des bulbes qui défilent sur des tapis roulants. Les bruits métalliques et les machines indiquent un espace industriel. La nature y est mécanisée, informatisée et exploitée, tout est automatisé et ne requiert presque aucune intervention humaine. Excepté des mains et une ou deux présences humaines au loin, personne n'apparaît dans ce film, laissant un sentiment d'inconfort pour le spectateur, qui ne sent pas à sa place. Les espaces sont immenses et les prises de vue montrent des serres dont on ne distingue pas la fin. Les bruits et sons des machines peuvent paraître oppressants, voire désagréables.

Soudain, à la moitié du court-métrage, le calme s'installe. Avec la nuit qui tombe, l'ambiance change complètement. Les serres semblent être envahies par les plantes et des animaux en tout genre y entrent pour

manger, donnant un sentiment d'irréalité et de fiction aux scènes. Des lamas, des brebis, des chèvres... se mettent à brouter paisiblement.

Même si un ou deux bras mécaniques continuent de fonctionner, la nature a repris le dessus sur les machines.

Sur la fin, la vision des bouquets de fleurs et des tulipes à l'envers questionnent une dernière fois sur le sens de cette mécanisation et altération de la nature.



# UNE GÉNÉROSITÉ MENACÉE

Nous voilà immergés dans une Colombie sauvage, une forêt exotique et un réseau ferroviaire abandonné. Ce qui est laissé inexploité est utilisé pour rendre service au village de Caracoli. Les chemins de fer, au cœur de la ville, au cœur de la nature, permettent le transport de marchandises et de personnes. Le système motorrodillo, bien qu'il soit un système de transport qui ne soit pas reconnu, est un service public pour le village, un travail.

Cela fait dix-neuf ans que la coopérative opère, elle relève surtout d'une action communale, d'une entraide. Ce film nous emmène dans cette balade, sur des rails qui ne sont pas en parfait

état, mais où tous se démènent pour que ça marche car, "quand il n'y a pas de bus, vers qui se tournent-ils?" Vers eux. Ce film transmet un véritable souffle d'altruisme et de générosité. Nous sommes plongés dans un univers où l'on souhaite rendre service mais qui est menacé, sur plusieurs échelles.

À travers deux scènes où le groupe de conducteurs de motorrodillo se regroupent, nous découvrons les problèmes auxquels ils font face. Tout d'abord, nous suivons les pas des conducteurs de la coopérative, et principalement d'une femme, de la seule femme présente. Dolly est menacée d'être virée parce qu'elle

n'aiderait pas suffisamment. Elle subit des injustices liés à son sexe. Au cours d'une entrevue avec la police municipale, d'autres difficultés surgissent. La conduite de motorrodillos est en chemin vers la légalisation, ce qui oblige les conducteurs à obtenir une assurance et une licence. Le contraire les amènerait à cesser leur activité. Les fonds étant insuffisants, la coopérative est en danger.

La mise en place d'un service essentiel pour le village est menacée par la loi, après des années de pratique, il faut choisir entre continuer à aider malgré la menace ou s'arrêter afin de ne pas courir vers sa propre perte.

Jade

*Traversez la rue...* Journal du 14<sup>e</sup> festival Filmer le Travail n°3 - Mercredi 21 février 2023

Rédaction: Lucas Audinette, Nelson Chaumet, Pauline David, Jade Desmoulins, Thomas Dupuis, Isabelle Taveneau

Avec le soutien du FSDIE (Université et CROUS de Poitiers)

Le journal *Traversez la rue* est la concrétisation d'un atelier d'écriture critique mené par *Filmer le travail* depuis novembre 2022 avec un groupe d'étudiants de l'Université de Poitiers, issus des Master CTC et Anthropologie, parcours ethnographie et écriture audiovisuelle. Réalisation encadrée par Isabelle Taveneau (FLT) et Thomas Dupuis (Éditions FLBLB).

# MOTIVATIONS

ENTRETIEN AVEC RAFIKI FARIALA, À PROPOS DE SON FILM *NOUS, ÉTUDIANTS*  
COMPÉTITION INTERNATIONALE - MERCREDI 16H30 AU TAP CASTILLE

## Qu'est-ce qui t'a amené à faire ce film ?

En 2017 j'ai participé à un atelier de formation organisé par les ateliers Varans, avec Boris Leskin, un réalisateur français, à Bangui en Centrafrique. Il a lancé un appel à candidature. Sur 170, il en a retenu 10, dont la mienne.

Je connaissais pas le cinéma, moi je viens de la musique. En sept semaines j'ai réalisé un premier court métrage, *Mbi na Mo*, "Toi et Moi". Il a fait beaucoup de festivals. J'ai eu envie de continuer dans le cinéma, j'ai continué à regarder plein de films et j'ai écrit "Nous étudiants", parce que j'étais en première année de faculté des sciences économiques et de gestion, à l'université de Bangui.

Quand je passais devant la fac de Bangui, je voyais le bâtiment, la beauté. Pour moi c'était le paradis. Et... Une fois arrivé à l'université, après le bac, j'ai vu que c'était une autre réalité. Le professeur était presque toujours absent, on était entassés comme des sardines... et j'ai eu envie de raconter notre quotidien.

Pendant trois ans j'ai filmé mes amis. Aux examens je composais très vite, puis je déposais mon stylo, je prenais ma caméra et je filmais. De la première année à la troisième année et même après, avec mon ami Nestor, qui est resté une année de plus. Je trouvais le sujet intéressant, j'avais pas envie de chercher ailleurs, parce que la réalité était là. C'était interdit de filmer, on a dû négocier pendant trois mois avant de pouvoir rencontrer le recteur de l'université.

Je ne pouvais pas lui dire que je voulais faire un film pour dénoncer, j'ai dit que je ferais l'éloge des professeurs. Et quand j'ai eu l'autorisation, j'ai fait mon film comme ça venait.

## Tu filmais à quelle fréquence ?

La première année, je filmais presque tous les jours, avec mes amis. Le soir je leur parlais, on échangeait, on bavardait beaucoup, on faisait des plans, on imaginait des choses. On a fait le film ensemble. En deuxième année, j'ai commencé à prendre beaucoup de temps, à orienter bien le sujet, à voir ce qui est plus intéressant pour moi.

## Ça veut dire que t'as des heures et des heures de film ?

Quand je dis que je filmais beaucoup... Au début je ne voulais que dénoncer et après je me suis rendu compte que ça serait pas intéressant pour le film, c'est pas ça qui est le plus fort. Dénoncer ça sert à rien, c'est plutôt raconter notre vie, ce qu'est être étudiant à l'université de Bangui qui m'intéresse, l'histoire de ces quatre amis en fait, les trois qui sont devant la caméra et moi.

## Est-ce que ton entourage a accepté facilement que tu les filmes ?

Je faisais partie de cet entourage, c'était aussi ma vie, c'est aussi mon quotidien à moi que je raconte. Donc personne ne s'est senti vexé ou avait peur de parler. Même si on avait un peu peur des repréailles, ce qui est arrivé plus tard. Mais bon, on se disait qu'il fallait le faire, il fallait qu'on le dise. C'est pas un film politique à la base, c'est pas un film qui veut dénoncer, c'est juste notre quotidien, notre réalité, même si la vie est la politique.

## Est-ce qu'au moment où tu filmais, tu as eu des problèmes ?

Personne de l'administration ne savait exactement ce que je faisais. Après, je me suis fait des alliés. Il faut expliquer à certains professeurs. Ils ne sont pas tous dans la corruption. Il y en a certains, rares, qui sont bons et qui sont exemplaires, avec qui je parlais et à qui j'ai réellement expliqué mon objectif.

Les repréailles sont venues plus tard, quand le film est sorti. On a fait la Première mondiale à la Berlinale, après on devait organiser une Première Centrafricaine. Les membres du gouvernement, certaines personnes importantes ont été invitées et le film a été censuré, interdit sur tout le territoire, pour des histoires qui n'ont rien à voir vraiment avec le film. Ils disent que c'est un film très politique, avec des gestes et des paroles de haine, un film qui pousse la jeunesse à se révolter, un film pro français, comme les producteurs sont français. Et c'est un film qui attaque un peu le système en place, le gouvernement, les Russes, voilà...

## Il a été interdit, mais est-ce que des gens qui vivent ce quotidien ont pu le voir ?

À l'alliance française, c'était la première projection où des étudiants étaient présents. Ils ont beaucoup aimé le film.

Le lendemain, on devait poursuivre les projections dans les quartiers, les provinces etc., et malheureusement ça a été interdit. Mais il y a eu des extraits mis en ligne, par des festivals comme la Berlinale. Ces extraits ont beaucoup tourné sur les réseaux sociaux à Bangui, car la majorité des gens sont sur Facebook. Ils ont beaucoup aimé, ils m'ont beaucoup soutenu, la jeunesse m'a soutenu. Ils demandaient à ce que je leur donne le film car c'est notre réalité.

Beaucoup de jeunes se sont révoltés pour dire qu'il n'y a pas de raisons d'interdire un film qui parle de la réalité, mais qu'il fallait plutôt l'utiliser pour montrer ce qu'il y a de bon et ce qu'il y a à améliorer à l'université, pour que le pays puisse avancer.

## Tu as écrit les chansons du film ?

J'ai commencé dans le slam, maintenant je chante. J'ai composée toutes les chansons du film. Il y en a certaines que j'avais composées avant, les autres je les ai composées pendant le tournage et pendant le montage. Dans mes chansons je parle de ma vie, de la société, du quotidien et dans mes films aussi. Je ne part pas chercher ailleurs, je parle de tout ce que je rencontre dans mon milieu, dans mon entourage, de faits réels. La musique et le cinéma, pour moi ça se complète, ça va de pair plutôt.

## Au début du film, un professeur demande aux élèves combien d'entre eux accepteraient d'aller travailler aux champs après leurs études, et aucun ne veut. Mais plus tard on voit ton ami travailler dans les champs. Les étudiants travaillent dans les champs après leurs études ?

Nos parents nous disent qu'il faut qu'on ait notre bac, qu'on aille à l'université pour voir les meilleurs diplômes pour aller travailler dans l'administration publique.

La triste réalité est que quand tu as le diplôme, tu te rends compte qu'il ne sert presque à rien. Avoir un travail en Centrafrique c'est de plus en plus compliqué, beaucoup de jeunes sont chômeurs. Des fois t'es obligé de passer par la corruption. Si tu n'as pas un parent dans l'administration, tu ne peux pas trouver du travail. A priori, pour nous l'agriculture c'est pour les nuls. Alors que c'est pas vrai, l'agriculture, c'est la base.

Après son diplôme, Aron n'a pas trouvé de travail, il a décidé en dernière option d'appliquer les principes de l'économie à l'agriculture. Mais c'est une agriculture, archaïque. C'est difficile pour lui. Mais c'était sa démarche personnelle. La plupart des jeunes ne pensent pas à l'agriculture..

## Est-ce que la jeunesse remet en question les croyances et les traditions ?

En fait, la Centrafrique est un pays à croyance chrétienne. Les jeunes vont beaucoup à l'église, on croit beaucoup et on se dit que si tu avortes, c'est un péché. Même si après quand on va à l'école, on commence à comprendre des réalités, en fait il y a beaucoup de cas d'avortement en Centrafrique, chez les jeunes surtout. Mais c'est caché, c'est tabou, on ne peut pas en parler publiquement ou tu seras mal vue, traitée différemment dans le milieu jeune. On croit beaucoup, on veut être dans le droit chemin sans accepter les réalités. La réalité centrafricaine est comme ça.

Propos recueillis par Célian

CONFÉRENCE SUR KEN LOACH  
PAR FEDERICO ROSSIN

## VOUS SAVEZ CE QU'IL VOUS FAUDRAIT ? UNE RÉVOLUTION !

Lundi, Federico Rossin a présenté une conférence sur Ken Loach, un des réalisateurs emblématiques de la rétrospective. Cette conférence est revenue sur l'œuvre du cinéaste britannique, couvrant près de soixante ans de luttes de classes.

Sa filmographie dresse le portrait d'ouvriers, et de leurs conditions de travail. Ken Loach a l'habitude de collaborer avec de véritables travailleurs, notamment pour la rédaction de ses scénarios. Il en engage également en tant qu'acteur, en leur laissant improviser leurs dialogues, ce qui accentue la sensation de réalisme de ses films de fiction, donnant même parfois l'impression de voir un documentaire. Il en a d'ailleurs réalisé plusieurs, et dans ceux-là aussi on peut ressentir l'élément central de sa filmographie, qui est de faire un état des lieux de la condition des travailleurs.

Ces travailleurs font face aux injustices de la société. Des dif-

ficultés de trouver un logement dans *Cathy Come Home*, à l'inaccessibilité d'avoir une retraite convenable dans *Moi, Daniel Blake*, en passant par la disparition progressive de leurs droits dans *Riff Raff*, ou l'exploitation des immigrés dans *Bread & Roses*, Ken Loach dépeint ces problèmes de société pour faire réagir le spectateur, afin qu'il prenne conscience de ces problèmes et essaye de le combattre, ce qui fait que ces films n'ont pratiquement jamais de fin heureuse. Cet aspect critique a fait que ses films ont longtemps été assez inaccessibles, et ce à cause du gouvernement britannique qui à plusieurs occasions a limité, voire dans le cas de son documentaire *Which Side are you on ?*, saboté leur distribution. Ces échecs dans la distribution de ces films n'ont pourtant pas empêché Ken Loach de devenir un réalisateur emblématique, acclamé et récompensé dans les festivals de cinéma, ce qui permet à ces critiques d'être entendues, et à ce positionnement politique d'être partagé.

**Nelson**

**Sweet Sixteen**

**Jeudi à 14 heures au Tap Castille.  
(places limitées)**



LA GRANDE ENQUÊTE DU MERCREDI

## UN BADGE OU UNE BADGE ?

Cette année le festival Filmer le travail propose des badges (magnifiques !), sur l'un d'eux est inscrit :

*Travailleuses, Travailleuses*

Dans 99 % des cas les hommes lisent "Travailleurs, Travailleuses"\*, alors que dans 100 % des cas les femmes lisent "Travailleuses Travailleuses et sourient"\*\*\*.

Réunis en colloque aujourd'hui, nous nous interrogeons sur cet écart cognitif, différentes hypothèses sont proposées :

- Dyslexie masculine prononcée
- Imprégnation plus forte du slogan de Lutte ouvrière auprès de la population masculine
- Presbytie masculine excessive
- Invisibilisation du travail féminin
- Accordage plus difficile à la couleur pailletée de la part de la population masculine
- Extrême Androcentrisme
- Difficulté à penser que le féminin puisse l'emporter sur le masculin
- Déni de réalité

Nous avons aussi relevé, dans quelques témoignages, l'idée qu'une erreur aurait été commise par la créatrice des badges (La Maculée Conception). Certains évoquent même l'existence d'un complot féministe, situé dans un triangle comprenant le Dietrich, la Médiathèque et le Tap Castille...

Si vous avez d'autres pistes d'interprétations concernant ce phénomène, n'hésitez pas à contacter la rédaction du journal.

\* sur un échantillon représentatif de 17 hommes  
\*\* sur un échantillon représentatif de 24 femmes

## TRAVAIL GRATUIT ?

La sociologue française Maud Simonet a travaillé sur la notion de travail gratuit, qu'elle a relié à la notion de travail domestique. Une conférence stimulante, forte en informations, en engagements, et en remises en question. Certaines phrases ont retenu notre attention, les voici !

*Le travail gratuit n'est pas une soustraction, ce n'est pas un travail sans rémunération, le travail gratuit est un phénomène politique d'invisibilisation du travail, de non reconnaissance de la travailleuse comme travailleuse.*

*Il y a un mécanisme de déni de la valeur de la travailleuse comme travailleuse.*

*Il faut ouvrir une définition du travail qui sorte de l'androcentrisme.*

*La figure du travailleur est masculine, l'image du travail est celle de l'homme. L'idéal serait d'arriver à dé-gener le travail.*

*Qu'est ce qui se passe si tout d'un coup on dit travailleuses pour dire tout le monde?*

## AGENDA DU JEUDI 23 FÉVRIER

10h00/14h00/20h30 Films de la compétition internationale au TAP Castille

14h00 Séance Scolaire : *Sweet Sixteen* de Ken Loach (2002) au TAP Castille

14h00 *Clean With Me (After Dark)* de Gabrielle Stemmer (2019) Médiathèque François Mitterrand

17h00 Table ronde avec les cinéastes de la compétition internationale, à Grenouilles Productions

20h30 *Sois belle et tais-toi* de Delphine Seyrig (1977) Cinéma le Dietrich